

## L'implosion du Sacré

L'exposition « Traces du Sacré », qui vient d'avoir lieu à Paris (Beaubourg)<sup>1</sup> fut un événement peu, mal ou pas compris qu'il convient d'analyser dans la mesure où il crée de la « réalité » et de l' « Histoire » au sens médiatique et conceptuel du terme. Mais on ne peut laisser cette « réalité » s'installer sans en faire la critique cultivée et approfondie. Cette exposition marque en France un tournant historique dans la compréhension de la modernité et de la postmodernité. Elle souligne pour la première fois, de façon officielle, les profonds rapports entre la modernité en art et les courants para gnostiques et ésotériques très divers qui ont sous-tendu les utopies politiques, artistiques et scientifiques du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle.

« Traces du Sacré » a reposé sur la théorie selon laquelle la « mort de Dieu », la rupture, après les Lumières et la Révolution, de la référence à un sacré chrétien s'exprimant dans un rituel et une liturgie, a libéré la création artistique, qui a enfin trouvé ses sources en l'homme lui-même. A partir de là, l'art est censé refléter la profondeur invisible de l'homme, et c'est ce retournement qui fonde la modernité. La « libération » ainsi opérée fait apparaître d'autres formes du « sacré » : un sacré panthéiste, un sacré primitif, immanent, « numineux », se dépouillant progressivement de toute source transcendante pour aboutir à un nouveau sacré entourant la pulsion, la peur, le vertige éprouvé devant l'absolu de la mort irrémédiable et du néant.

Sans l'avoir voulu cette exposition fait date dans la mesure où elle donne la preuve visuelle et spectaculaire de la prédiction d' Hegel : la « mort de Dieu », la négation de la transcendance, entraînant irrémédiablement la mort de l'art. Ce propos radical est cependant le fruit d'une malhonnêteté intellectuelle fondée sur un brouillage sémantique. Le commissaire de l'exposition, Jean de Loisy, ne définit pas le contenu précis des mots fondateurs : sacré, religieux, métaphysique, spirituel. Dans l'esprit du commun des mortels, ils impliquent généralement l'idée de l'existence d'une transcendance divine, alors que dans la logique de Jean de Loisy, exprimée lors d'une mémorable conférence de Carême à Notre-Dame de Paris le 17 mars 2008, ces mots désignent d'autres formes d'absolu liés à l'humain, sans au-delà. Ce flou sémantique a permis d'écarter *a priori* de cette exposition toutes les œuvres ou presque<sup>2</sup> d'art sacré chrétien créés entre 1830 et nos jours, c'est à dire deux siècles de création très fécondes. La raison de ce parti pris, avancée par le commissaire, est qu'il n'est pas pertinent de montrer des « œuvres religieuses de commande » jugées comme non novatrices, comme n'étant pas de l'art. Sans plus.

Jugée souvent confuse, l'exposition a cependant été bâtie sur un corpus d'idées, défendu par Jean de Loisy dans catalogue, cartels, entretiens et conférences<sup>3</sup>. Elle est le résultat d'une élaboration trentenaire.

Quelques faits méritent d'être rappelés : à partir de la construction de la cathédrale d'Evry

---

1 . 7 mai - 11 août 2008. Nombreux éléments sur le site <http://traces-du-sacre.centrepompidou.fr>, où sont réunies, entre autres une présentation générale et plusieurs commentaires d'œuvres par Jean de Loisy, commissaire de l'exposition.

2 . Jean de Loisy inclut des œuvres chrétiennes qu'il réinterprète, comme par exemple le tableau de Caspar David Friedrich. Il expose quelques artistes choisis par le père Couturier mais se sert surtout de son discours condamnant *sans faire de détail* tout l'art sacré du siècle qui précède, pour exclure sans danger tous les autres... Stratégie habile qu'un historien d'art ne pourrait admettre.

3 .Conférence à l'Ecole cathédrale, entretiens sur France Culture, Radio Notre-Dame et Fréquence Protestante.

en 1987, « concept » élaboré davantage dans le bureau de Jack Lang que dans celui de Mgr Herbulin, vont se créer des ponts réguliers entre d'une part le Ministère de la Culture, la Délégation aux Arts plastiques (DAP), la Caisse nationale des Monuments historiques, et d'autre part le clergé et les laïcs catholiques en charge de l'art sacré. Colloques, expositions, rencontres vont proliférer<sup>4</sup>. A ces occasions, la nécessité de créer un « dialogue », un langage commun, s'est fait jour. L'enjeu était le bon déroulement de la commande publique d'art sacré. La DAP entendait imposer ses artistes officiels, de tendance exclusivement conceptuelle, à un clergé pour qui l'art sacré avait d'autres finalités. Inclure les artistes officiels dans le grand patrimoine religieux permettait à la fois de nourrir une clientèle, de les consacrer et d'en faire la cote<sup>5</sup>. Le choix de « sacraliser » l'AC<sup>6</sup> en France peut paraître étrange mais il correspond à une nécessité de *compenser* le fait que cet « art » y est fabriqué par l'Etat et que par conséquent sa cote est artificielle et non reconnue dans le monde. Les fonctionnaires, inspecteurs de la création, conseillers et commissaires, pratiquent donc une consécration arbitraire qu'ils tentent de légitimer par tous les moyens, en particulier symboliques. L'inscription dans le grand patrimoine sacré leur permet à la fois de laisser leur marque dans l'Histoire et d'entourer ces œuvres d'une aura qui les rend tabous. Ils ont ainsi opéré à leur profit un transfert du sacré pour compenser l'absence de vrais amateurs.

### La stratégie du « dialogue »

Pour collaborer il faut d'abord « dialoguer ». C'est ainsi que les deux *clergés*, celui de la DAP et celui de l'Eglise, ont entamé des relations suivies où le principe fut d'écartier tout ce qui fâche et de se retrouver autour d'un plus petit dénominateur commun. Une solution s'imposa facilement : celle du partage de quelques mots stratégiques en laissant à chacun la liberté de leur contenu. Pour l'AC, la chose va de soi, car mots et œuvres sont polysémiques : c'est le « regardeur », l'usager, qui donne le sens. Pour les chrétiens, la démarche symbolique permet, pour une même image ou texte, des lectures à des niveaux différents. Cet attachement commun au contenu polysémique de l'art et des mots fut une aubaine pour le « dialogue », occultant le fait que dans la dimension chrétienne les sens sont hiérarchisés (sens matériel, littéral, psychologique, spirituel, mystique, etc.) alors que l'AC conçoit une polysémie horizontale où tous les sens sont possibles et équivalents. Grâce à ces subterfuges les théoriciens de l'AC ont « christianisé » leurs concepts afin d'*émerveiller* l'autre clergé. Ce furent de grands jeux de mots : le *vide* à la place de l'inconnaissable, le *néant* à la place de l'absolu, la mort et la souffrance du crucifié comme apex de la tragédie humaine omettant la Résurrection sur laquelle on ne pouvait s'entendre. Le mortifère fut un merveilleux terrain de fraternisation. On parlait avec enthousiasme du mystère du Samedi-Saint<sup>7</sup> qui mettait tout le monde d'accord. Ainsi en examinant l'ensemble des textes, parus depuis les années 1980, accompagnant les expositions, colloques et commandes publiques d'art sacré, on voit apparaître

---

4 . Dont : colloques de 1988 et 1989 organisés par Claude Mollard, suivis de bien d'autres, dont « Forme est Sens », (Louvre, 1996). Expositions : Les formes de l'Invisible (Les Cordeliers, 1997), Épiphanie (Évry, 2000), L'art sacré en France au XX<sup>e</sup> siècle (Boulogne, 1993), etc.

5 . En France, nous avons un art officiel : ce n'est pas le marché qui fabrique la cote des artistes mais une stratégie d'État qui fonctionne en réseau avec quelques galeries, collectionneurs et médias.

6 . AC, acronyme d'Art contemporain. Employé par Christine Sourgins dans son livre *Les Mirages de l'art contemporain* (La Table Ronde, 2005) pour la commodité du langage, il permet d'éviter de confondre cet usage idéologique de l'art avec tout l'art d'aujourd'hui.

7 . On peut se familiariser avec cette théorisation en lisant le livre de Catherine Grenier *L'art contemporain est-il chrétien?* (Jacqueline Chambon, 2003). Catherine Grenier a donné aussi une conférence de Carême à Notre-Dame de Paris sur ce sujet en 2006.

l'élaboration d'une étrange « théologie » que l'on retrouve en filigrane dans le catalogue de l'exposition « Traces du Sacré » et les propos explicatifs de Jean de Loisy.

La théologie dite négative, ou apophatique, a été l'un des terrains de prédilection de ce jeu avec les mots. Cette conception théologique absolutise l'impossibilité de figurer et de définir Dieu. Seule une définition négative pourrait y parvenir : on ne peut dire qui est Dieu, mais on peut dire ce qu'il n'est pas. L'AC revendique cette négativité comme fondatrice : ses artisans rejettent la matière et sa transformation, ils se veulent purs de toute sensualité, toute séduction, toute beauté supposée trompeuse par nature. Ils disent regarder le réel en face avec lucidité, confessent un réel terrible, ils sont les témoins du néant, qui devient pour la circonstance le vide laissé par « l'absence réelle » de Dieu. Jean de Loisy insiste beaucoup sur ce sacré inversé qui révélerait Dieu plus fortement encore que s'il était montré de façon positive.

L'expérience de l'absence de Dieu, de la transgression de ses Lois, relèverait de l'ascèse la plus radicale que l'on puisse concevoir, et constitue la raison d'être de l'AC. Cette démarche explique la valeur donnée au blasphème, à la transgression et à l'exhibition de l'insoutenable, comme pratiques ayant la vertu de faire apparaître Dieu en opérant une « catharsis bienfaisante ». Mgr Albert Rouet avait résumé ainsi ces procédés : « Cet exhibitionnisme devient exorcisme mais un exorcisme à l'envers : il chasse les démons, il les convoque au tribunal de l'œuvre. Il y a un interdit transgressé, une mise à distance pour mieux voir ». « Il s'agit de lever le voile pour dépasser le visible avec rage »... « Le voyeurisme quête l'autre côté des choses, le réel du réel »<sup>8</sup>...

L'autre terrain de prédilection du dialogue fut celui du langage mystique, avec ses ténèbres et son vocabulaire qui allie les contraires. Toutes ces expressions liées à une expérience du divin, une fois coupées de leur source transcendante, deviennent les concepts du relativisme postmoderne.

## La fin d'une implosion?

Traces du Sacré, on l'a dit, apparaît comme le fruit de trente ans de *dialogue* entre l'Eglise et les fonctionnaires de la DAP, les commissaires de Beaubourg et leurs artistes. Cette relation fondée sur un ensemble de supercherries d'ordre sémantique peu décelables par le grand public, a été instrumentalisée pour introduire dans le patrimoine religieux un art officiel dont le discours omniprésent a peu de rapports avec les nécessités liturgiques.

Cette exposition aura eu l'avantage de nous montrer comme en creux deux crises propres à l'Eglise : au XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque celle-ci se heurte à la science confondue avec le rationalisme, elle crée un vide vite occupé par les courants gnostiques qui ont eu le désir de réconcilier avec ses moyens particuliers le domaine de la « connaissance » avec celui du « sacré » par le moyen de l'art. Dans la deuxième partie du XX<sup>e</sup> siècle, l'Eglise connaît une crise de la liturgie et des formes de l'expression de la foi qui engendre à nouveau un vide, que l'AC s'empresse de capter au profit de sa survie et de sa légitimation.

Cette exposition, grâce à la perspective historique qu'elle nous offre, a le mérite de la révéler au grand jour ces phénomènes. Elle nous fait voir du même coup l'origine de la crise et l'impasse actuelle. Pourquoi l'Eglise, qui a surmonté l'obstacle passager dressé jadis entre foi et science, ne surmonterait-elle pas l'obstacle actuel entre l'art et la foi ? Le renouveau passe par là.

## AUDE DE KERROS

---

8 . Mgr Albert Rouet, *La Chair et Dieu. L'Eglise et l'art d'avant garde – De la provocation au dialogue*, Albin Michel, 2002, pp. 128 et 129. Ces conceptions font penser à une forme récurrente de l'antique hérésie du gnostique Carpocrate et de ses disciples, qui prétendaient marquer leur mépris pour les « créateurs » du monde – la création étant considérée comme une chute dans la matière – en transgressant toute loi.

*Auteur de « L'Art Caché Les dissidents de l'Art Contemporain » - Editions Eyrolles, 2007.  
(Un chapitre: « La nouvelle gnose » traite dans ce livre de l'histoire des relations entre  
l'Eglise et l'Etat dans le domaine de l'art sacré depuis 30 ans. Un article d'analyse sur  
d'autres aspects de l'exposition « Traces du Sacré » peut être consulté sur le site  
Internet « Décryptage ». Sur ce même site et dans la Revue Liberté Politique on peut  
consulter l'analyse du sermon de Carême de Jean de Loisy en 2008 par Aude de Kerros.)*